



## LA MYTHOLOGIE.

Sans la mythologie, qui est l'histoire et l'explication de la fable, il est impossible de lire avec fruit les poètes et les écrivains de l'antiquité et de comprendre les œuvres des peintres et des statuaires. Il faut donc la regarder comme le complément nécessaire d'une bonne éducation.

Tous les peuples ont eu leurs fables et tous ont eu leurs mythologies. Les plus célèbres sont celles des Grecs, des Scandinaves et des Indiens. Mais

comme les plus récentes de ces inventions semblent se rattacher, par une chaîne non interrompue, aux plus anciens récits qui nous soient restés des auteurs profanes ou sacrés, on a voulu trouver leur commune origine; c'était chercher la source et la cause des religions. En remontant aussi loin, on ouvrirait un vaste champ aux conjectures et aux controverses les plus variées. Ce qu'il faut croire avec les meilleurs esprits, c'est que l'Histoire Sacrée, défigurée par mégarde ou dans un but coupable, prêta la majesté de sa poésie aux fictions superstitieuses dont s'emparèrent tour à tour les esprits grossiers et délicats. Mais sans chercher à faire d'inutiles rapprochements, il est permis de penser que le besoin d'adorer un être supérieur et d'en recevoir des consolations ou des bienfaits, joint au désir de conjurer ses colères, inspira les humains.

Les prêtres de la Phénicie et de l'Égypte préparèrent les éléments de ce culte profane qu'ils transmirent aux Grecs. Ceux-ci l'adoptèrent, et, après l'avoir épuré, ou plutôt porté jusqu'au raffinement, ils le léguèrent aux Romains, qui multiplièrent leurs dieux en même temps que leurs vices s'accrurent; puis leurs armées, qui parcouraient toutes les parties du globe, donnèrent sans doute aux Scandinaves et aux Gaulois l'idée du culte d'Odin et de

Teutatès. Quant aux fables de Boudha et des peuples de l'Amérique, elles eurent un même berceau et suivirent dans leurs développements les progrès intellectuels et civilisateurs de ces diverses nations. Toutes deux d'ailleurs ont, comme la mythologie grecque, de nombreuses ressemblances avec l'Histoire Sacrée, et nous pourrions les signaler à mesure qu'elles se présenteront à nous.

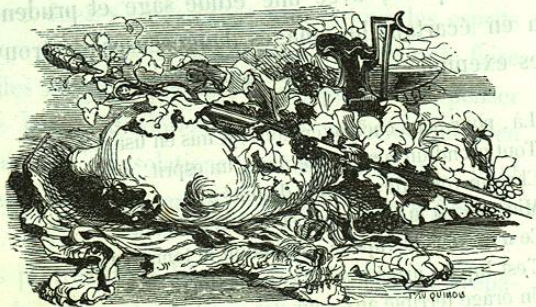
Ainsi, sous le rapport de l'art et de l'instruction, la mythologie est utile; sous le rapport de la morale, on peut, avec une étude sage et prudente, en écartant les images dangereuses, y trouver des exemples et des enseignements.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;  
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;  
 Chaque vertu devient une divinité:  
 Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.  
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,  
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.  
 Un orage terrible aux yeux des matelots,  
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.  
 Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,  
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.  
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,  
 Le poète s'égaie en mille inventions,  
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,  
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

BOILEAU.

La plus riche et la plus merveilleuse de ces my-

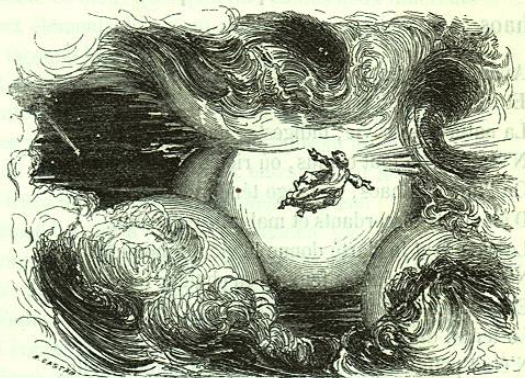
thologies était celle des Grecs : nous lui accordons la plus grande place dans notre livre. Nous commencerons par elle, mais nous parlerons successivement de toutes les autres.



### DIVINITÉS DE LA FABLE.

Les astres reçurent d'abord les hommages des hommes : aussi le Ciel est-il le plus ancien des dieux. Plus tard on déifia les héros. Les divinités sont partagées en plusieurs classes. Les dieux principaux, ou *dieux du premier ordre*, étaient au nombre de vingt, savoir : Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Mercure, Minerve, Vesta, Apollon, Diane, Vénus, Mars, Vulcain, le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle, Proserpine. Outre ces grands dieux il y en avait d'autres, tels que le Chaos et le Destin, qui n'appartenaient à aucune catégorie, et qui n'étaient l'objet d'aucun culte.

Le Chaos, que nous cesserons de retrouver dans



l'histoire des autres dieux, semble n'avoir eu qu'un devoir spécial et un règne momentané. Il est le plus ancien de tous, car il présida au débrouillement de toutes les matières qui composaient l'univers. On le représente au moment où il assigne à chaque élément sa place. Planant dans un foyer de lumière, il repousse de toutes parts des nuages épais et sombres. Un fragment du zodiaque, des astres épars se dessinent au-dessus de sa tête.

L'idée poétique du Chaos se retrouve dans l'histoire sacrée, la création, et dans toutes les mythologies, où l'on voit Brahma, Vichnou, Siva, et d'autres noms encore. Comme idée géologique, c'est l'immensité inorganique; enfin, en métaphysique, c'est l'amour, considéré comme penchant de la matière à l'ordre, aux ensembles et à l'organisme.

Voici la belle description qu'Ovide donne du Chaos :

Avant la terre et l'onde, et l'océan des airs,  
Et le ciel étoilé, voûte de l'univers,  
La nature, sans vie, indigeste, uniforme,  
N'était qu'un tout confus, où rien n'avait de forme.  
On l'appela Chaos, mélange ténébreux  
D'éléments discordants et mal unis entre eux.  
Le dieu dont la clarté donne la vie au monde  
N'épanchait point les feux de sa chaleur féconde,  
Et le cours de Phœbé ne réglait point les mois.  
La terre, dans le vide où la soutient son poids,  
N'était point suspendue; et, pressée autour d'elle,

Thétis n'embrassait point les longs flancs de Cybèle.  
L'air et la terre, et l'onde, et les cieus confondus,  
Dans un amas informe au hasard répandus,  
Rassemblaient en désordre et le plein et le vide,  
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide,  
Les atomes pesants, les atomes légers,  
L'un de l'autre ennemis, l'un à l'autre étrangers.  
Un dieu, de l'univers architecte suprême,  
Ou la nature enfin se corrigeant soi-même,  
Sépara, dans les flancs du ténébreux Chaos,  
Et les cieus de la terre, et la terre des eaux,  
Et l'air moins épuré de la pure lumière.  
Quand il eut débrouillé la confuse matière,  
Entre les éléments séparés à jamais  
Il établit les nœuds d'une éternelle paix.  
Le feu brille et s'élève à la première place;  
L'air, voile diaphane, enveloppe l'espace;  
La terre au-dessous d'eux pose ses fondements;  
Elle entraîne l'amas des plus lourds éléments,  
S'affermit par son poids; et l'onde qui l'embrasse  
Entoure mollement sa solide surface.  
Quand ce dieu, quel qu'il fût, en des lieux différents  
Aux éléments divers eut assigné leurs rangs,  
Il façonna la terre encor brute, inégale;  
Et sa main l'arrondit en un immense ovale.  
Autour d'elle à sa voix roulent les vastes mers;  
Les vents soulèvent l'onde, ils épurent les airs.  
Aux fleuves, aux ruisseaux entraînés par leur pente,  
Il traça les détours où leur onde serpente :  
Répandus sur la terre, ils fécondent son sein,  
Courent au fond des mers se perdre en leur bassin,  
Et, fiers de n'être plus resserrés dans des rives,  
Roulent en liberté leurs eaux long-temps captives.  
Il creuse encor les lacs, les étangs, les marais,  
D'une immense verdure ombrage les forêts;

Il creuse les vallons, aplanit les campagnes,  
Et de rocs sourcilleux couronne les montagnes.

.....  
Moins léger que le feu, mais plus léger que l'onde,  
Le fluide des airs environne le monde.  
C'est là qu'il suspendit les nuages mouvants,  
La foudre, effroi de l'homme, et l'empire des vents.  
Mais celui qui des airs leur a livré les plaines  
Asservit à des loïs leurs bruyantes haleines,  
Et, rendant leur discorde utile à l'univers,  
Relégua chacun d'eux en des climats divers :  
L'impétueux Borée envahit la Scythie ;  
L'Eurus oriental régna sur l'Arabie ;  
Les bords où le soleil éteint ses derniers feux  
Échurent à Zéphyre ; et l'Autan nébuleux  
Souffla sur le midi la pluie et les orages.  
Par delà le séjour des vents et des nuages,  
S'étend dans l'empyrée un espace azuré  
Où nage de l'éther le fluide épuré.

Lorsque le grand arbitre eut prescrit ces limites,  
A des astres sans nombre il traça leurs orbites ;  
Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatants  
Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-temps.  
La région d'azur, de mille astres peuplée,  
Fut des dieux immortels la demeure étoilée ;  
Et les hôtes des bois, les poissons, les oiseaux,  
Peuplèrent et la terre, et les airs, et les eaux.

OVIDE, traduit par SAINT-ANGE.

## URANUS ou LE CIEL.



Il était fils du Jour. Il épousa sa sœur Titée, et de leur union naquirent les Titans. Les principaux de ces enfants de la Terre furent Titan, Saturne, l'Océan, Hypérion, Japet, Thia, Rhéa ou Cybèle, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Thétis, Brontès, Stéropé, Argès, Cottus, Briarée, Gygès. Uranus, craignant d'être un jour détrôné par eux, les renferma dans un abîme où ils ne pouvaient voir le jour. Néanmoins ils se liguèrent contre lui et succombèrent dans la lutte. Leur captivité n'en devint que plus rigoureuse ; mais Titée favorisa la fuite de Saturne qui, mu par l'ambition et la vengeance, usurpa l'empire après avoir délivré ses frères. Ce fils audacieux osa porter sa main parricide sur Ura-

nus, dont le sang enfanta les Géants et les Furies, et rendit féconde l'écume de la mer, d'où naquit Vénus Aphrodite.



### SATURNE.



Le sceptre appartenait à Titan, l'aîné des fils d'Uranus. Il renonça à ses droits en faveur de Saturne, son frère puîné, mais sous la condition que celui-ci n'élèverait aucun enfant mâle. De cette manière l'empire devait revenir un jour aux fils de Titan. Saturne, fidèle à sa promesse, avalait à leur naissance tous les enfants mâles que sa femme Cybèle mettait au monde.

Mais voyant qu'il était bon homme,  
La jeune Cybèle, un beau jour,  
A son appétit fit un tour  
Assez plaisant, et voici comme :

Elle venait d'accoucher de Jupiter et de Junon ; elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Saturne l'avalait, et Cybèle sauva de la même manière Pluton et Neptune. Plus tard elle lui administra un vomitif qui lui fit

rendre tous les enfants qu'il avait avalés: Cybèle fit élever secrètement Jupiter dans l'île de Crète par les Corybantes, prêtres guerriers dont les clameurs n'empêchèrent point les cris du jeune enfant de parvenir jusqu'à Titan. Celui-ci, voyant ses espérances trompées, assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier et le renferme dans le Tartare. Jupiter délivra ses parents; mais le Destin ayant prédit que Saturne serait détrôné par son fils, le dieu lui tendit des embûches, et finit par lui déclarer une guerre ouverte. Jupiter, vainqueur, chassa du ciel son père, qui se réfugia dans cette partie de l'Italie qu'on nomme Latium, du mot latin *latere*. Le roi Janus accueillit Saturne et reçut, pour récompense de son hospitalité, le don de la mémoire et celui de prévoir l'avenir. C'est ce qui fait qu'on représente Janus avec un double visage.

Le temps que Saturne passa sur la terre fut appelé l'âge d'Or.

La faim aux animaux ne faisait point la guerre;

Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,

N'attendait pas qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,  
Traçât, à pas tardifs, un pénible sillon.

La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,  
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.

BOILEAU.

On nommait *Saturnales* les fêtes de Saturne;

elles duraient trois, quatre et cinq jours, et avaient lieu en décembre. Tous les travaux étaient interrompus; les amis échangeaient entre eux des présents; on suspendait les préparatifs de guerre et l'exécution des criminels. Les maîtres servaient leurs esclaves à table, pour rappeler les idées de liberté et d'égalité qui existaient dans les temps antiques.

Soit, parle, puisqu'enfin des vieux pères du Tibre  
Tel fut le bon plaisir, et qu'à Rome on est libre  
En décembre.....

HORACE, liv. II, sat. 7.

On représentait Janus avec une clef à la main, parce qu'on le croyait l'inventeur des portes et des serrures; et appuyé sur un bâton, parce qu'il présidait aux chemins. C'est de son nom que vient le mois de janvier. Il avait douze autels, pour représenter les douze mois; et quelquefois quatre visages, en souvenir des quatre saisons de l'année. A Rome, son temple était fermé pendant la paix et ouvert en temps de guerre.

Saturne ou le Temps est représenté parfois sur un char rapide, d'autres fois assis sur un trône, sous la figure d'un vieillard barbu, sévère, maigre, robuste, aux yeux étincelants d'un feu sombre; un voile couvre ordinairement sa tête; sa main porte la harpe ou un simple croc. Plus tard on lui donna

la faux. Il avait des ailes, un sablier, un aviron, et, près de lui, un serpent enroulé qui se mord la queue.

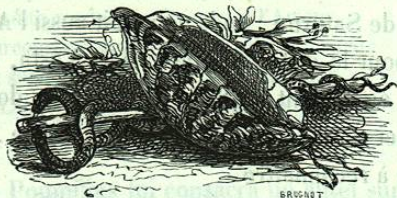
Ce vieillard qui, d'un vol agile,  
Fuit sans jamais être arrêté,  
Le Temps, cette image mobile  
De l'immobile éternité,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres,  
Qu'il les replonge dans la nuit :  
Auteur de tout ce qui doit être,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître  
A mesure qu'il le produit.

ROUSSEAU.



Quant à l'origine de cette fable, elle est facile à expliquer. Le Temps devait être fils du Ciel et de la Terre; c'est un vieillard, mais toujours vert et

vigoureux. Il a des ailes, parce qu'il fuit rapidement; une faux, pour tout détruire; un sablier, pour mesurer sa course toujours égale; et le serpent est le symbole de l'éternité, qui est, comme un cercle, sans commencement ni fin. Il blessa son père, parce que, le monde et le temps étant créés, il ne devait rien exister de plus; il dévora ses enfants, parce que le temps détruit tout; il les rejeta de son estomac, parce que le temps nous rend les jours et les années, et cette partie de la fable est d'ailleurs une image des opérations que la nature accomplit sous l'influence du temps. Il ne dévora pas Jupiter, qui est souvent pris pour la région céleste ou le feu; ni Junon, qui est prise pour l'air, parce que le temps n'a aucune influence sur les éléments.





## CYBÈLE, VESTA.



Cybèle, fille d'Uranus, était la sœur et devint l'épouse de Saturne : on la nommait aussi l'Ancienne Vesta, pour la distinguer de sa fille Vesta, que l'on appelait également Cybèle. Mais celle dont nous parlons ici n'est autre chose que la Terre, et elle est facile à reconnaître.

Cybèle la douairière, assise gravement,

Garde toujours sévèrement

Son sérieux de grand'maman.

Son front est couronné de tours, de chapiteaux,

Et dans sa main sont les trousseaux

Des clefs de tous les vieux châteaux.

DEMOUSTIER.

Dans plusieurs temples anciens les statues de Cybèle n'étaient qu'un cône de pierre, pour donner une idée de la stabilité de la terre; ses fêtes s'appelaient Mégalésiennes; et ses prêtres, Galli, Coryètes, Corybantes, Dactyles, Idéens.

Cette grave déesse devint amoureuse du berger Athys, qui repoussa sa tendresse, car il brûlait alors pour la nymphe Sangaris; il finit par se donner la mort afin de se soustraire à sa tyrannique passion. Cybèle le métamorphosa en pin.

On retrouve Cybèle dans toutes les mythologies, mais sous des noms différents.

L'autre Vesta présidait au feu.

Toujours fraîche, toujours plus belle,

La jeune et féconde Cybèle

A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,

Et parcourt ses états dans un lesté équipage :

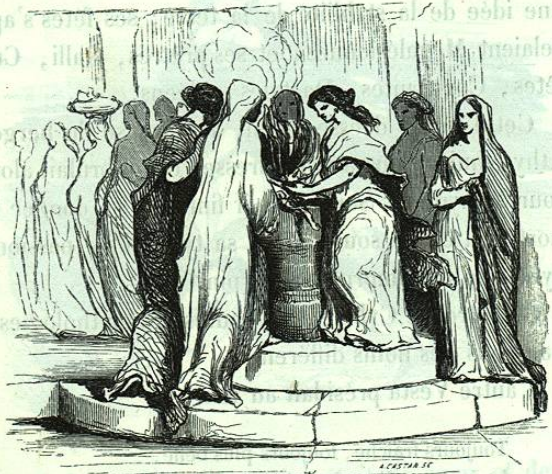
Deux superbes lions en forment l'attelage,

Les Nymphes dansent alentour.

DEMOUSTIER.

Numa Pompilius lui consacra un autel sur lequel des vierges, nommées Vestales, entretenaient un feu perpétuel. A Delphes et à Athènes les prêtresses étaient non des vierges, mais des veuves qui n'étaient

plus d'âge à se marier. Si le feu sacré s'éteignait, ce qui était considéré comme un signe funeste et comme un malheur public, on le rallumait avec les



rayons du soleil. Du reste, les fonctions de vestale étaient, comme le culte de la déesse, enveloppées d'un profond mystère. Elles faisaient vœu de chasteté pendant trente ans, après quoi elles étaient libres de mener une autre vie. Celles qui violaient leur vœu étaient enterrées vivas.

### JUPITER.

Les nymphes du mont Ida, auxquelles Cybèle avait confié son fils, l'élevèrent avec soin ; mais ses cris pouvant appeler l'attention de Saturne et de Titan, les Corybantes inventèrent une sorte de danse bruyante appelée *Dactyle*, dans laquelle ils s'entre-frappaient avec des boucliers d'airain. Sa nourrice fut la chèvre Amalthée qu'il plaça au ciel parmi les constellations, après avoir fait de sa peau l'égide, et de l'une de ses cornes, qu'il donna en présent aux nymphes, la Corne d'abondance.

Qui passa tant de main en main,  
Que l'on ignore son destin.  
Cependant on la croit en France,  
Aux greffes de Thémis, ou bien  
Entre les mains de la finance ;  
Mais ces messieurs n'en disent rien.

DEMOUSTIER.

Au sortir de l'enfance Jupiter eut à lutter contre les Titans, qui lui disputèrent l'empire. Parmi ces géants terribles on remarquait Porphyriion et Alcyonée, Clytius, Encelade, le plus vigoureux de tous ; Pallas, à qui Minerve arracha la peau ; Hippolytus, Gration, Agrios, Thaon, Polybotès, Eurytus, Ephialte et Otys ; Briarée, qui avait cent bras

et cinquante têtes. Ils commencèrent par entasser des montagnes pour escalader le ciel; puis ils lancèrent contre l'Olympe des rochers et des arbres enflammés. Les dieux se défendirent d'abord avec courage; mais, à l'aspect du monstrueux Typhée, tous, excepté Bacchus, prirent la fuite et se réfugièrent en Égypte, où ils se cachèrent sous diverses formes. C'est ce qui explique les honneurs que les Égyptiens rendirent aux animaux et même aux légumes. Quant à Bacchus, il prit la figure d'un lion et combattit bravement, animé par Jupiter qui lui criait : *Évohé! courage! courage!*

Les Titans furent foudroyés et écrasés sous les montagnes dont ils s'étaient servis pour préparer leur vengeance.

Encelade, malgré son air rébarbatif,  
Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.

Là, chaque fois qu'il éternue,  
Un volcan embrase les airs;  
Et quand par malheur il remue,  
Il met la Sicile à l'envers.

DEMOUSTIER.

Plusieurs fois, mais en vain, les Titans essayèrent de venger leur défaite, et Pluton, dieu des enfers, plus exposé à ces secousses violentes, put s'écrier :

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé  
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde;

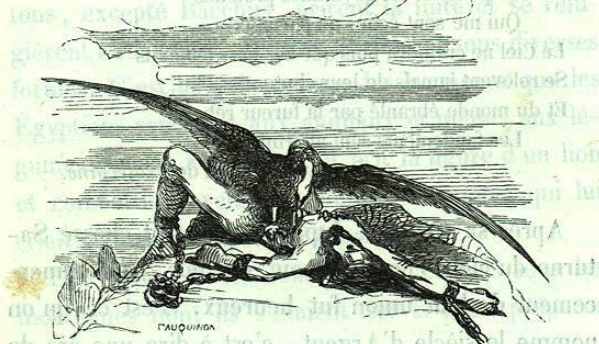
Mon empire s'en est troublé  
Jusqu'au centre du monde;  
Mon trône en a tremblé.  
L'affreux Typhée, avec sa vaine rage,  
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.  
L'éclat du jour ne trouve aucun passage  
Pour pénétrer les royaumes profonds  
Qui me sont échus en partage.  
Le Ciel ne craindra plus que ces fiers ennemis  
Se relèvent jamais de leur chute mortelle,  
Et du monde ébranlé par la fureur rebelle  
Les fondements sont affermis.

QUINAULT, opéra de *Proserpine*.

Après sa victoire, Jupiter, qui avait chassé Saturne du ciel, épousa Junon, sa sœur. Le commencement de leur union fut heureux. C'est ce qu'on nomme le siècle d'Argent, c'est-à-dire une ère de vertu, moins pure cependant que celle du siècle d'Or. Bientôt le crime commença à paraître. Lycaon, roi d'Arcadie, massacrait ses hôtes; il eut la cruauté de faire servir à Jupiter, au milieu d'un festin, les membres d'un esclave. Son palais fut réduit en cendres, et il fut changé en loup. De là le nom de Jupiter *Hospitalier*, c'est-à-dire vengeur des lois de l'hospitalité.

Il paraît que la souffrance se montra aussi sur la terre, car Bacchus, errant au milieu des sables de l'Arabie, fut pris d'une soif si ardente qu'il fut réduit à désirer quelques gouttes d'eau. Jupiter se

présenta à lui sous la forme d'un bélier, frappa du pied la terre et en fit jaillir une source abondante. De là le titre de Jupiter *Ammon* ou *des Sables*.



Il avait créé des hommes. Prométhée, petit-fils d'Uranus, eut l'audace de l'imiter en faisant des statues qu'il animait avec du feu enlevé au char du Soleil. Il fut attaché sur le mont Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles, qui toujours renaissaient pour éterniser ses tourments. Malgré cet exemple terrible, les autres dieux créèrent aussi une femme, qu'ils appelèrent *Pandore*, c'est-à-dire formée des dons de tous. Jupiter ne pouvant les punir, comme Prométhée, fit présent à cette femme d'une boîte où étaient renfermés tous les maux de la

nature. Pandore, poussée par la curiosité, ouvrit cette boîte, et

..... la terre en vit naître  
Dans un instant tous les fléaux divers  
Qui depuis lors inondent l'univers.

Il ne resta au fond de la boîte que l'Espérance.

Salut, ô divine Espérance!

Toi dont le charme séducteur

Donne une aile à la jouissance,

Ote une épine à la douleur!

Sur ton sein quand l'homme repose,

Ah! qu'il goûte un doux abandon!

Si le plaisir est une rose,

L'Espérance en est le bouton!

Malgré les verrous effroyables,

Dans un cachot tu suis nos pas;

Si les enfers sont redoutables,

C'est que tu n'y pénètres pas.

Dans l'arc-en-ciel, c'est ton image

Qui rassure le laboureur;

C'est toi qui, sur un bord sauvage,

Rends des forces au voyageur;

Au temple même de la Gloire

Courrait-on par d'âpres chemins,

Si les palmes de la Victoire

N'étaient offertes par tes mains?

Des Amours charmante nourrice,

Que seraient-ils sans ton secours?

Ce sont tes soins, ton lait propice

Qui les font croître tous les jours.

En vain, après bien des traverses,

Ils sont au comble de leurs vœux,

Sur tes genoux quand tu les berces,

Ils sont souvent bien plus heureux.

Je te vois repousser dans l'ombre  
 Et les craintes et les regrets,  
 Et sur l'avenir le plus sombre  
 Jeter un voile plein d'attraits.  
 Par la mort quand l'âme épuisée  
 Touche à l'heure où tout n'est plus rien,  
 Au loin tu montres l'Élysée,  
 Et la mort nous paraît un bien.

*Hymne à l'Espérance*, par PHILIPON DE LA MADELAINE.

Alors commença l'âge de Fer. Jupiter lui-même s'abandonna sans réserve à toutes les passions fougueuses, l'amour, la jalousie et la vengeance. Il aima Antiope, Alcmène, Danaé, Lédà, Sémélé, Io, Europe, Égine, Calisto, et une foule d'autres déesses ou mortelles. Les principaux surnoms donnés à Jupiter sont ceux de Stator, de Lapis, de Capitolin, de Tarpéien, de Tonnant, de Fulminant, de Vengeur, de Dieu du jour, de Dieu des mondes, enfin d'Olympien. Il habitait l'Olympe, dont les poètes nous ont tracé des tableaux tour à tour magnifiques ou rians.

Les dieux divers, grands, moyens et petits,  
 Dinaient au ciel, et de leur souverain  
 Ils partageaient le délicat festin.  
 Leur nourriture est friande et légère.  
 Quelques Eurus envoyés sur la terre  
 Leur apportaient le parfum des autels;  
 Sur des plats d'or on mangeait l'ambrosie,  
 Et l'on buvait dans l'agate polie  
 Ce doux nectar qui fait les immortels.

PARNY.

Les figures de Jupiter ont varié suivant les circonstances et en raison des temps auxquels on les destinait. On l'a fait en cygne, en taureau, en pluie d'or, en coucou; mais Homère semble avoir inspiré les plus nobles idées aux statuaires de l'antiquité. Le poète divin représente ce roi des dieux assis sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages; ses yeux menaçants brillent sous des noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main; de l'autre, il lance la foudre. Les Vertus sont à ses côtés; à ses pieds est l'aigle qui tient la foudre. Un seul froncement de ses sourcils fait trembler le monde.

Les jeux Olympiques, fêtes instituées en son honneur, se célébraient à Olympie.

